

# ÉRIC SCHULTHESS

Haïkus  
(ou presque)  
tombés des cieux



Éditions QazaQ

Éric Schulthess

Haïkus  
(ou presque)  
tombés des cieux

2016  
Éditions QazaQ

# ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Mail : [editionsqazaq@gmail.com](mailto:editionsqazaq@gmail.com)

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: [@Le\\_Curator](#)

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture : Eric Schulthess et Jan Doets

ISBN : 978-94-92285-29-4

Tous droits réservés

2016 © Éric Schulthess & Éditions QazaQ

# ÉRIC SCHULTHESS

Je suis né à Marseille le 1er septembre 1954.

Fils de Lucette, éducatrice et psychothérapeute et de Paul, instituteur de la République.

Métis européen.

Sangs suisse, anglais, corse et provençal.

Éducateur de rue puis journaliste (radio & télé), je sens sonner l'heure de la retraite.

Très tôt amoureux des langues d'ailleurs : l'allemand, l'anglais, l'espagnol et plus récemment le chinois.

Regrette de ne pas parler le provençal, la langue de ma grand-mère maternelle.

Suis père et grand-père. Six fois en tout.

Écris depuis une bonne vingtaine d'années.

Ne sais écrire que court.

Aimerais écrire long.

Un jour peut-être.

## Deux livres publiés aux Éditions Parole :

\* Marseille rouge sangs (2013)

13 nouvelles noires

<http://www.editions-parole.net/?product=marseille-rouge-sangs>

\* En attendant la pluie (2014)

Conte en français et en japonais

<http://www.editions-parole.net/?product=en-attendant-la-pluie>

Mon blog : [www.carnetdemarseille.com](http://www.carnetdemarseille.com)

Un autre (en jachère mais se réveillera un jour) :

[www.sonsdechaquejour.com](http://www.sonsdechaquejour.com)

Sur Twitter me retrouver : @ESchulthess

<https://twitter.com/eschulthess>

# PRÉFACE

*Haïkus (ou presque) tombés des cieux* accueille des photos et des haïkus que j'ai postés depuis 2013 sur Twitter.

Les cieux parce qu'en les contemplant, se renforce en moi le désir de me rapprocher du Fuji San. L'un de mes rêves les plus chers est de le gravir un jour.

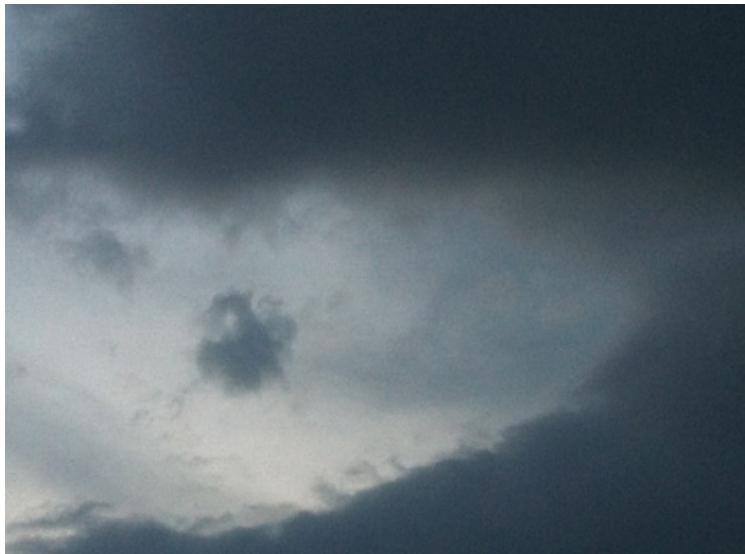
Les haïkus parce que j'aime le dénuement et l'immédiateté qu'offrent les poèmes courts.

Je lis et relis souvent les haïkus des grands maîtres : Issa, Bashō, Sôseki, Buson, et tant d'autres qui ont su exprimer en peu de mots l'évanescence des humains et des choses.



Ne savait nommer -  
les chants des oiseaux,  
mais sifflait comme un pinson

Il émergea -  
parmi les crabes et les algues,  
enfance douce



Il se demanda -  
jusqu'où le brouillard,  
le ciel gris, mélancolie

Il contempla -  
le séquoia trembler,  
en bas les lucioles rêvaient



Il aperçut -  
rameaux taillés, petits bourgeons timides  
sève à l'arrêt

Il se tut -  
oui, des oiseaux là, vitres pourtant closes  
crépuscule



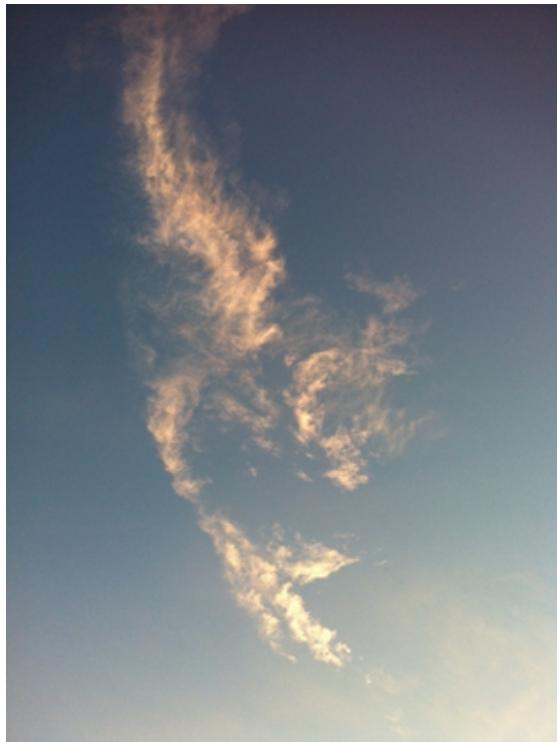
Il sourit -  
brume évanouie,  
clarté du jour au pied des cerisiers

Il éternua -  
frisquet l'air, azur clair sur les tuiles  
caresse du jour



Il reposa -  
tasse blanche, lèvres bouillantes  
caffè stretto

Il cilla -  
morsure d'azur vif, vert cru sur les arbres  
encore sommeil



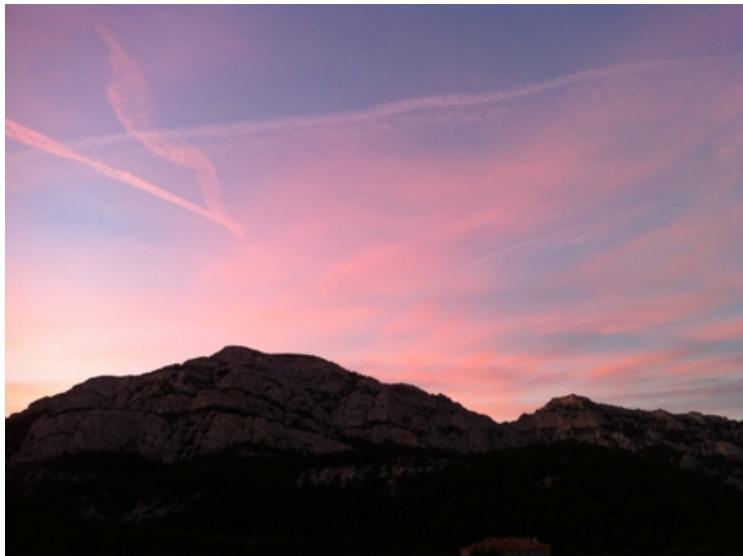
Il sortit -  
toiles et pinceaux, perdu face au ciel  
teint d'incendie

Il se tourna -  
nuages lents, gris et blanc  
bourgeons naissants



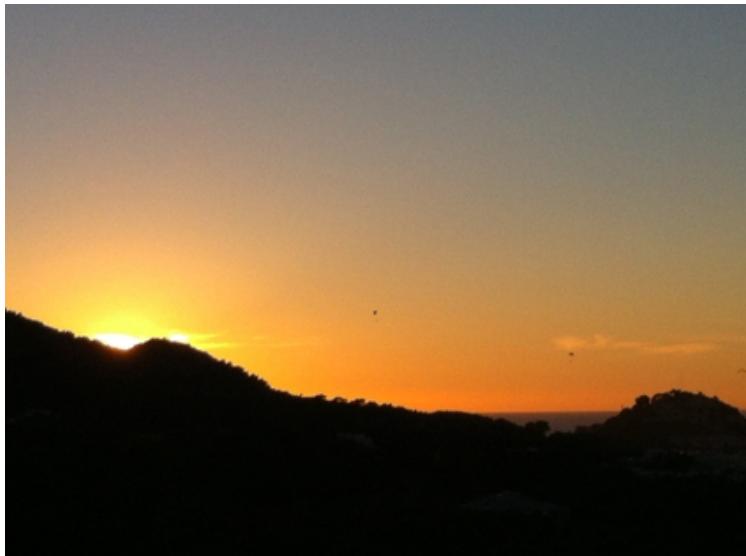
Il scruta -  
assis sur la cime, l'horizon déployé  
sieste douce

Il s'allongea -  
les cils vers le ciel, brise éphémère  
nuit claire



Il inspira -  
dehors arbres calmes, lit ouvert aux rêves  
nuit offerte

Il sentit -  
paupières alanguies, mots étouffés  
la vie défile



Il se souvint -  
poissons et ressac, rochers brûlants  
enfance douce

Il chercha -  
ciel vide de nuages, ombre absente  
le printemps autour



Il s'assoupit -  
bruine, marées, pensées, violettes  
montagne à la mer

Il émergea -  
thé au lait, ciel sans nuage  
matinée de printemps



Il répondit -  
mots enserrés, images à hurler  
jusqu' où espérer ?

Il éteignit -  
pouls furieux, images obscènes  
l'humanité s'enfuit



Il renifla -  
toile fraîche, couteaux pinceaux  
couchant à peindre

Il s'arrêta -  
silence en poudre, étoiles vives  
nuit étendue



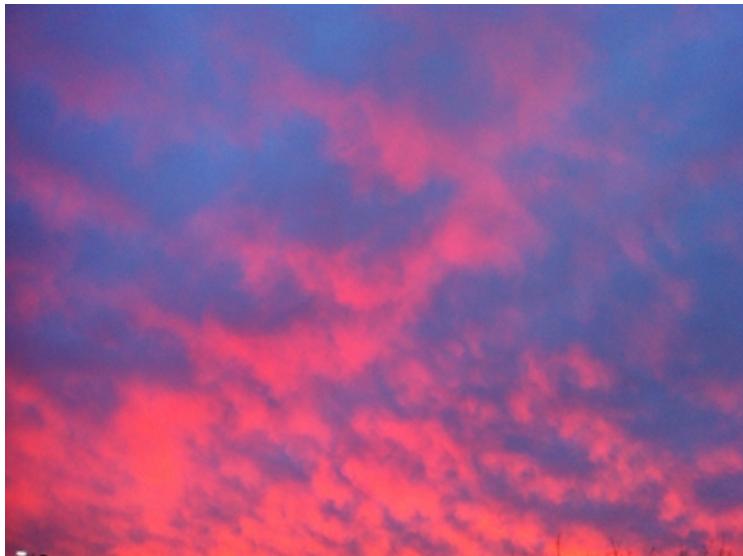
Il vacilla -  
demie lune là-haut, vent du diable  
sol natal

Il écouta -  
Polonaise Chopin, crépuscule noir  
passé enfui



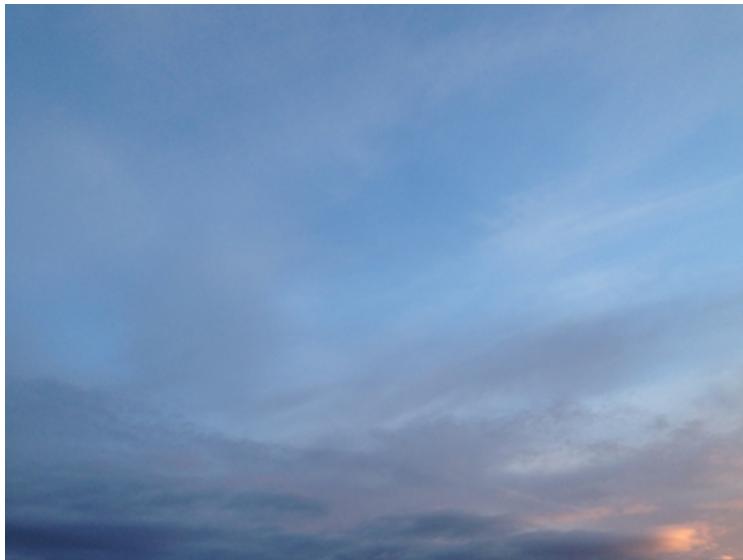
Il ferma les yeux -  
cantate Bach, douce Allemagne  
paix précieuse

Il sursauta -  
l'orage sur les toits, écho profond  
là-bas la mer



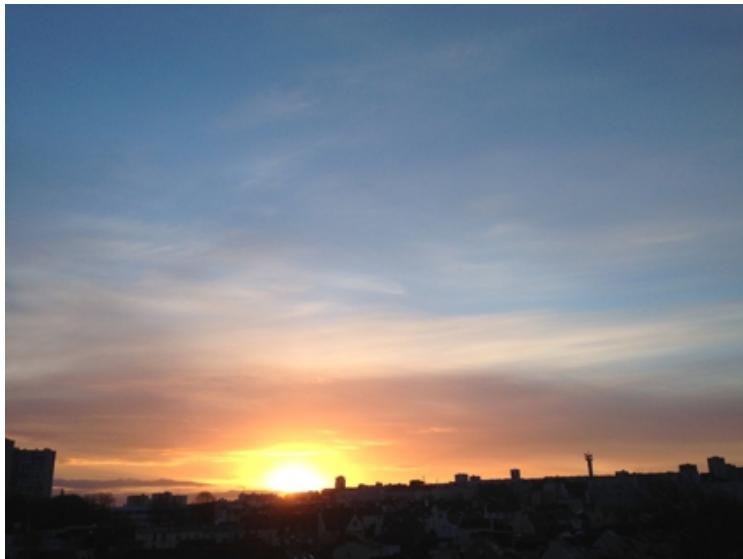
Il observa -  
saignées troncs d'arbres, tatouages colorés  
traces d'amour

Il écouta -  
craquement léger, beurré salé  
radis printemps



Il s'éveilla -  
ville à l'arrêt, mendians poubelles  
vrai cauchemar

Il aperçut -  
vignes péchers, premiers coquelicots  
le printemps



Il se coucha -  
rires enfants, jeux paroles  
journée au soleil

Il laissa -  
querelles mots vides, mondes refaits  
retrouver Bashō



Il lut -  
poésie chinoise, douceur, là  
demain temple Bouddha

Il se sécha -  
pluie, gris, bruit platanes aussi  
Shanghai vivante



Il s'arrêta -  
vendeur de rue, lys roses blanches  
nuit sur Shanghai

Il se pencha -  
hublot frais, serpent orangé  
les côtes du Japon



Il arriva -  
nuit tiède, langue étrange  
patrie du haiku

Il se recueillit -  
l'océan, tant de disparus  
Japon au cœur



Il frissonna -  
lune presque pleine, dressée vers où ?  
soleil levant

Il scruta -  
cimes de mai encore enneigées  
vénétré Fuji



Il grelotta -  
pluie glacée, gouttes rafales  
printemps fantôme

Il but -  
tasse de thé vert, pas sommeil  
au Japon, déjà le jour



Il écouta -  
pluie grincements, volets affolés  
rêve de désert

Il sourit -  
gouttes tièdes, nuages noirs, soleil  
guetter l'arc en ciel



Il s'émerveilla -  
croissant de lune pâle  
minuscule fil d'argent

Il huma -  
air tiède sous le tilleul, bientôt un autre jour  
pas sommeil



Il résista -  
paupières lourdes, rêves à fleur  
demain écrire

Il atterrit -  
brumes légères, air tiède  
tout près, l'océan



Il écouta -  
les martinets noirs, festin au ras des cimes  
joie du soir

Il observa -  
porteurs, glaneurs, mendiants, boubous,  
le marché remballe



Il traversa -  
campagne ciel étoilé, foins encore chauds  
l'été, enfin

Il huma -  
géraniums chauds de soleil,  
aspergés par l'arrosoir



Il se courba -  
soleil lourd et large, ombre rare  
envie de calanque

Il lança -  
miettes de pain aux oiseaux,  
petit matin bleu clair



Il traversa -  
villages vides, volets refermés  
sur quelles nuits ?

Il s'agenouilla -  
là, en face,  
luisait la première lune d'été



Il aperçut -  
nids d'hirondelles, toits de la prison  
l'été aussi ici

Il s'allongea -  
pause fraîche sous l'arbre, seuls,  
grillons et pleine lune



Il sursauta -  
sommeil déjà tout autour,  
dehors, la fontaine

Il se souvint -  
... par les soirs bleus d'été, j'irai sur les sentiers ...  
Rimbaud



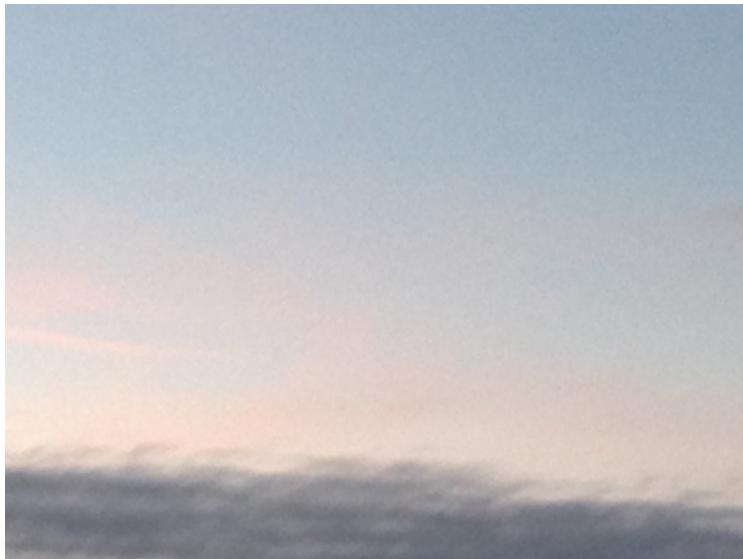
Il lança -  
miettes fraîches, herbe mouillée de rosée,  
oiselets

Il compta -  
étoiles par milliers, ciel ouvert,  
bientôt les filantes



Il prononça -  
fenaisons, moissons, faux, blés dorés  
mots de saison

Il accueillit -  
juillet bleuté, l'autre face de l'an  
déjà las



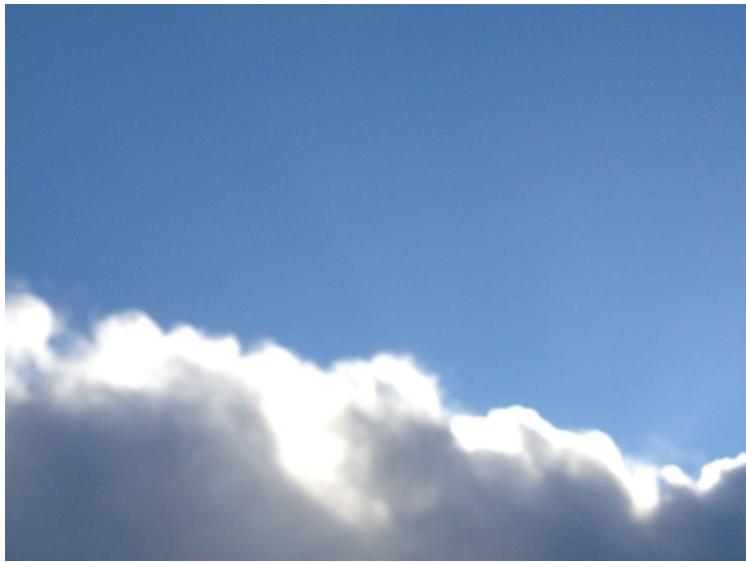
Il soupira -  
champs mauves abandonnés,  
lavandes en jachère

Il traîna -  
lourd et courbatu, soudain très vieux,  
nuit noire le happa



Il salua -  
main juste caressante,  
la lune ronde et rousse

Il pensa -  
leur sourit-elle aussi,  
tout là-bas, la lune pleine ?



Il applaudit -  
le tonnerre majuscule,  
orage bienfaisant

Il se déshabilla -  
lit frais, cigales en pause,  
ronfler maintenant



Il sourit -  
fenêtre ouverte, en face sur le tilleul,  
un rossignol

Il respira -  
le ciel ouvert,  
absorber la beauté du monde



Il s'interrogea -  
les étoiles filantes d 'août,  
où meurent-elles ?

Il écouta -  
avion là-haut, comme un tonnerre feutré,  
repartir



Il fixa -  
les courbes et les pics,  
horizon mauve, matin rêvé

Il émergea -  
dans la chaleur ,  
réveillé par une cigale



Il s'allongea -  
sieste précieuse,  
bénir l'ombre fraîche

Il imagina -  
neige haute, le refuge dessous,  
et lui dedans



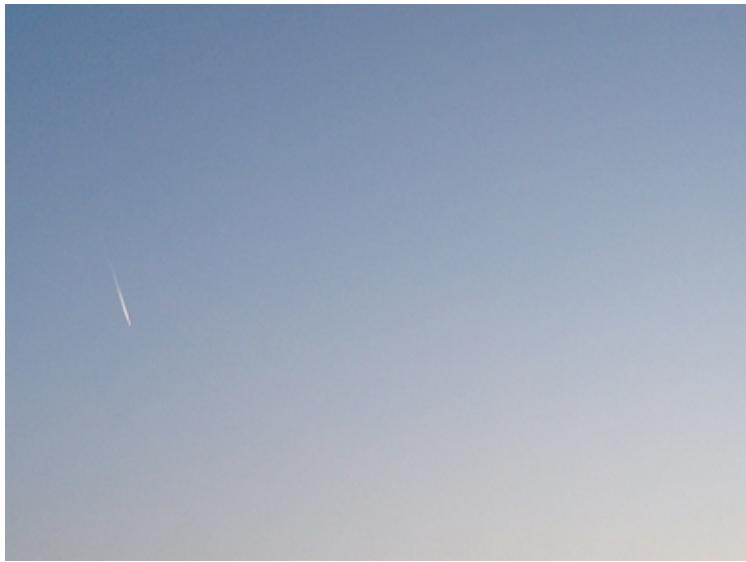
Il remarqua -  
l'homme assis sur le trottoir,  
béret presque vide

Il ouvrit -  
grande la fenêtre,  
Marseille partout dehors



Il croisa -  
lucioles autour du cimetière,  
esprit des disparus

Il entendit -  
fenêtre ouverte,  
onduler le cri de la chouette



Il apprivoisa -  
le grillon du volet de gauche,  
puis s'endormit

Il aperçut –  
ombres fuyantes sous les arbres,  
deux sans logis



Il s'immergea –  
face au blanc des rochers,  
bercé par mille nacres

Il se souvint –  
le long du rivage noir,  
pêcheurs égarés



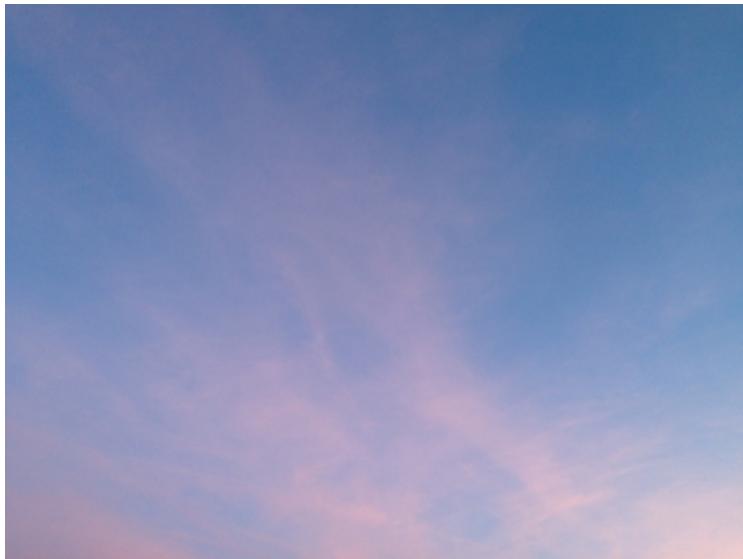
Il s'effaça –  
le jour nouveau se glissait,  
jusque sous ses pores

Il s'assoupit –  
porté par le souvenir des lucioles,  
du mois d'août



Il écouta –  
dehors, pas un pas, pas un souffle,  
seule la cloche osait

Il savoura –  
l'extrême douceur d'octobre  
et alla dormir nu



Il s'ébroua –  
surpris par une averse fraîche,  
surgie des collines

Les cloches, soudain –  
le tocsin sans doute,  
le premier mort de 14



Il éteignit –  
au lointain, le roulis, les marins,  
et lui à quai

Il frissonna –  
la tempête à fond,  
plus un gardien sur les phares



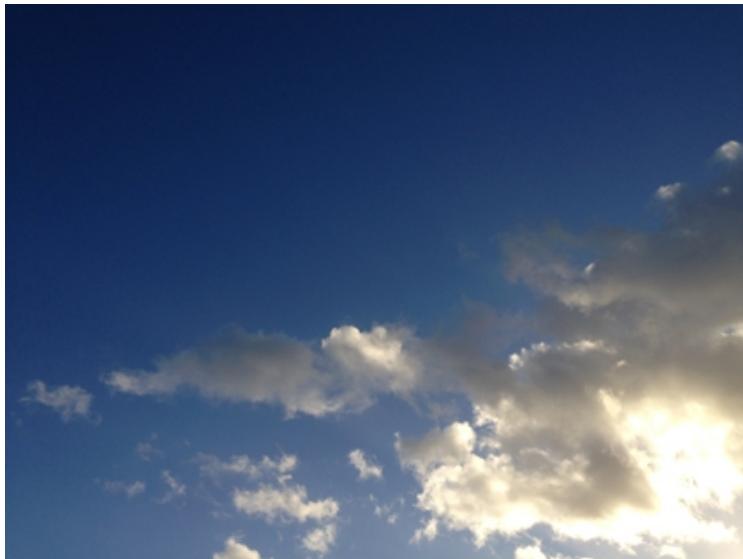
Il écouta –  
abeilles en danse de nuit,  
sur les lavandes

Il repartit –  
sentiers, arbres et rafales,  
guetter le hibou



Il s'allongea –  
treize lettres d'or brillaient au ciel,  
Nelson Mandela

Il cligna –  
oeil droit, oeil gauche,  
le phare de Planier complice



Il patienta –  
s'envoler bientôt,  
vers les phares du bout de la terre

Il s'émerveilla –  
flocons par milliers les fleurs,  
rêve de neige



Il déblaya –  
lambeaux glacés de neige sale,  
tant d'enfants déçus

Il entendit –  
la voix aimée, voix tue à jamais  
chemin de deuil